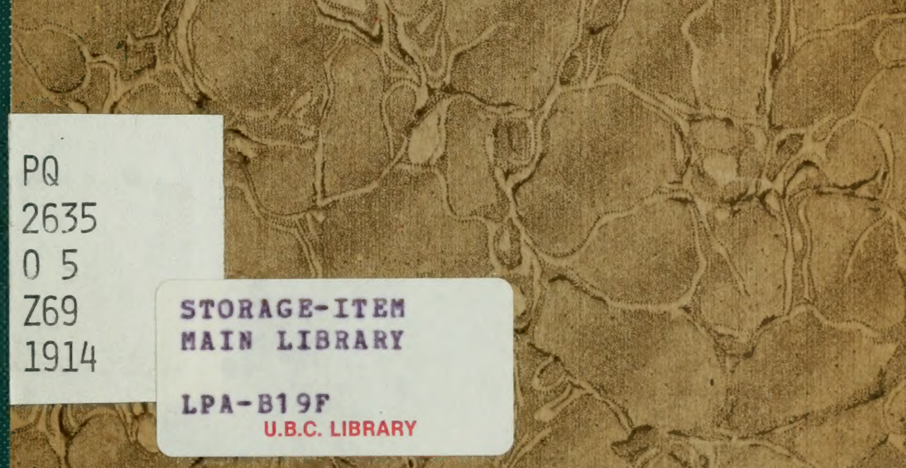
ESSAI SUR L'OEUVRE DE ROMAIN ROLLAND

M. Hochstaetter



MAX HOCHSTÆTTER

ESSAI SUR L'ŒUVRE

DE

ROMAIN ROLLAND

PARIS	GENÈVE & BALE
LIBRAIRIE FISCHBACHER	LIBRAIRIE GEORG & Cº
33, RUE DE SEINE	MAISON A LYON

1914

MAX HOCHSTÆTTER

ESSAI SUR L'ŒUVRE

DE

ROMAIN ROLLAND



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE

GENÈVE & BALE
LIBRAIRIE GEORG & Cº
MAISON A LYON

Cette brochure contient, avec quelques compléments, le texte d'une conférence faite à Genève, à l'Aula de l'Université, sous les auspices du Département de l'Instruction publique, le 16 janvier 1914, et à Lausanne, à la Maison du Peuple, le 2 mars.

Des fragments de cette étude ont été publiés dans Wissen und Leben *et dans la* Revue de la Société d'Etudiants «Stella».

ESSAI SUR L'ŒUVRE

DE

ROMAIN ROLLAND

« Une grande âme n'est jamais seule — dit Romain Rolland dans la *Foire sur la place* — si dénuée qu'elle soit d'amis par la fortune, elle finit toujours par les créer. Elle rayonne autour d'elle l'amour dont elle est pleine. »

Cette pensée s'applique admirablement à celui qui l'a formulée ; je ne sais s'il a été « dénué d'amis », en tout cas, sa grande âme rayonnante d'amour, d'enthousiasme et de foi, a créé une légion — non de disciples — mais de fervents amis.

Ceux qui ont le privilège de le connaître, ceux qui l'ont vu soit en Suisse, soit à Paris dans le petit appartement du boulevard Montparnasse, d'une simplicité presque monacale, ne peuvent oublier la précision de son regard bleu, le charme de sa voix basse, un peu voilée, ses gestes rares. Il est grand et maigre, un peu voûté. L'abord est

froid, la conversation difficile, mais l'auteur de *Jean-Christophe* s'anime et on le voit bientôt tel qu'on le devinait à travers ses livres, passionné, compréhensif, très bienveillant...

Historien, critique d'art, dramaturge et romancier, Romain Rolland a écrit des œuvres nombreuses et diverses, toutes originales et d'une absolue sincérité. Il a parlé parce qu'il avait quelque chose à dire. Il n'a fait aucune concession. Il n'a pas cherché la gloire, il l'a trouvée par surcroît. Son amour de la solitude — qui ne l'empêche pas de se pencher curieusement sur le monde — son dédain des succès faciles, la dignité de sa vie d'écrivain, lui valent l'admiration de beaucoup d'intellectuels qui ne goûtent — absolument — ni son style, ni ses idées.

On a prétendu que ses lecteurs passionnés l'admiraient aveuglément, étaient incapables d'entendre à son sujet une critique et le plaçaient arbitrairement au pinacle. Il ne s'agit que de s'entendre : bien des gens ne cherchent dans la lecture ni une distraction, ni un plaisir d'ordre esthétique, mais un réconfort moral : le romancier pour eux a remplacé le prêtre. Peu leur importe que l'œuvre soit inégale, ils y ont trouvé des consolations — des encouragements surtout — et ils l'aiment sans la juger. Ils ne la mettent pas au-dessus, mais à part des autres œuvres. C'est leur droit, comme c'est

le droit — le devoir plutôt — du critique, de signaler les défauts et de protester à l'occasion contre « l'incomplet du style ».

Après avoir indiqué les faits les plus saillants de la vie de Romain Rolland et analysé ses principaux ouvrages — en particulier *Jean-Christophe* — je dirai de quelle façon ils ont été accueillis. Je citerai les articles laudatifs et ceux qui font des réserves. Je n'omettrai pas les critiques — quelques-unes sont méritées — ; on ne peut louer l'auteur de la *Foire sur la place*, et son caractère, sans imiter son intransigeante probité intellectuelle.

Nous trouverons dans l'œuvre qui nous occupe deux passions dominantes : l'amour de l'art, le culte de la bonté et de la vie, de « l'humble vie héroïque ».

Les *Cahiers de la Quinzaine* publiaient en 1902 une lettre de Tolstoï ; au début d'une introduction, plus intéressante et plus lumineuse que la lettre elle-même, Romain Rolland dit son admiration pour le grand penseur russe et son regret de le voir manifester une violente antipathie pour l'art ; et il continue :

Mais d'autre part, j'aimais l'art avec passion ; depuis l'enfance, je me nourrissais d'art, surtout de musique ; je n'aurais pu m'en passer ; je puis dire que la musique me semblait un aliment aussi indispensable à ma vie que le pain. Aussi combien fus-je troublé, en lisant chez celui que j'étais habitué à respecter et à croire, ces violentes invectives

contre l'immoralité de l'art ! Je sentais bien pourtant que rien n'est plus pur que l'impression qui vient de l'œuvre d'un grand artiste. Dans une symphonie de Beethoven, ou un tableau de Rembrandt, on puise, non seulement l'oubli de l'égoïsme, mais la force d'intelligence et de bonté qui ruisselle de ces grands cœurs. Tolstoï parlait de la corruption de l'art qui déprave et isole les hommes. Où m'étais-je mieux retrempé, où avais-je mieux fraternisé avec les hommes que dans les émotions communes d'un *Œdipe Roi* ou de la *symphonie avec chœurs ?*

Nous lisons à la fin de l'*Adolescent :*

Sois pieux devant le jour qui se lève. Ne pense pas à ce qui sera dans un an, dans dix ans. Pense à aujourd'hui. Laisse les théories. Toutes les théories, vois-tu, même celles de vertu, sont mauvaises, sont sottes, font le mal. Ne violente pas la vie. Vis aujourd'hui...

Si tu es bon, tout ira bien. Si tu ne l'es pas, si tu es faible, si tu ne réussis pas, eh bien ! il faut encore être heureux ainsi. C'est sans doute que tu ne peux davantage. Alors pourquoi vouloir plus ? Pourquoi te chagriner de ce que tu ne peux faire ? Il faut faire ce qu'on peut.

(Ainsi parle, à Christophe enfant, son oncle Gottfried, le colporteur...)

Et dans la préface de *Michel-Ange*:

Je hais l'idéalisme couard, qui détourne les yeux des misères de la vie et des faiblesses de l'âme. Il n'y a qu'un héroïsme au monde : c'est de voir le monde tel qu'il est — et de l'aimer.

*
* *

Romain Rolland est né en 1866 à Clamecy, département de la Nièvre. Au collège de sa ville natale il poursuivit ses études jusqu'à la classe de

rhétorique; il les continua à Paris au Lycée Louis-le-Grand ; ses parents voyaient en lui un futur polytechnicien ; malgré sa passion de la musique, il se prépara à l'*Ecole normale supérieure de Paris* où il fut reçu en 1886.

« Il choisit la section d'histoire et de géographie, dit l'un de ses biographes[1] ; il s'y créa une discipline, une méthode, une personnalité ; l'érudition sévère et prudente lui apprit l'art de dépouiller les faits, comme des classements d'archives, de déchiffrer les vies comme des textes toujours inédits, l'art de les assembler, de les coordonner et d'en faire jaillir — comme un éclair vivant au frottis de deux silex — une œuvre humaine ; qu'il raconte la vie de Beethoven ou le roman de Jean Christophe, il est et demeure historien. »

A l'Ecole Normale il avait des maîtres comme Gabriel Monod, des amis comme Claudel et Suarès ; il était grand admirateur de Shakespeare, de Beethoven, de Tolstoï ; la lecture des philosophes grecs et de Spinoza l'aidait à formuler ses convictions personnelles.

En 1889 il alla parfaire ses études à Rome, à l'*Ecole française d'archéologie et d'histoire*, qu'il ne faut pas confondre avec la villa Médicis. Avec une naïveté et une ferveur de néophite il s'éprit de la vieille ville

1 Jean Bonnerot. *Cahiers nivernais :* Octobre 1909.

qui fait « un homme nouveau », selon Gœthe, de quiconque pénètre dans ses murs. Son séjour lui fut profitable : Rome enseigne l'éternelle vie de l'humanité et l'on repart historien « lorsqu'on est venu agrégé ou archiviste, car on n'écrit bien que l'histoire qu'on aime passionnément pour l'avoir passionnément vécue [1] ».

Son séjour à Rome donna à Romain Rolland une compréhension plus large du génie latin, de l'histoire, des arts plastiques ; c'est, de plus, dans cette ville qu'il apprit à connaître une femme de grand cœur qui exerça sur lui une heureuse influence.

Malwida de Meysenbug, « l'Idéaliste » — comme elle se nommait elle-même —, avait déjà plus de soixante-dix ans ; après avoir combattu pendant toute sa vie pour l'émancipation de la femme et pour la liberté, elle rayonnait de cette sérénité qui est la récompense suprême des âmes généreuses [2].

Nous avons noté déjà l'amour de Romain Rolland pour la musique, « aliment aussi indispensable que le pain » ; Mlle de Meysenbug, elle aussi, était profondément musicienne. Cette passion commune pour le plus subtil et le plus pénétrant

---

1 Louis MADELIN. L'*Ecole française de Rome* : Revue hebdomadaire, 13 mars 1909.

2 Voir appendice, p. 64, un extrait du *Soir de la vie d'une idéaliste* où il est question de Romain Rolland.

des arts fut la première raison de leur amitié que renforcèrent bientôt des idées semblables et une égale élévation d'esprit.

Mlle de Meysenbug s'enthousiasma pour les drames de son jeune ami et, lorsque celui-ci quitta Rome, elle continua à s'intéresser à ses travaux ; peu de temps avant son édifiante mort — survenue en 1903 — elle lisait *Beethoven* nouvellement paru.

Rentré en France, Romain Rolland publie ses thèses de doctorat, l'une en latin : *La décadence de la peinture italienne au XVIme siècle*, l'autre en français : *Histoire de l'Opéra en Europe avant Lulli et Scarlati*. Chargé d'un cours d'histoire de l'art — à l'Ecole Normale, puis à la Sorbonne — il le consacre bientôt à l'histoire de la musique.

En 1897 les cinq actes de *Saint-Louis* paraissent dans la revue de Paris ; en 1903 et 1904 les abonnés des *Cahiers de la Quinzaine*[1] reçoivent *Beethoven* et le premier volume de *Jean-Christophe*.

Ajoutons enfin, pour terminer cette courte biographie, qu'en 1912 Romain Rolland renonce au professorat pour se vouer, dans le silence, à l'élaboration d'œuvres nouvelles.

*
* *

1 Fondés par Charles Péguy le 5 janvier 1900, les *Cahiers de la Quinzaine* (Paris, 8, rue de la Sorbonne) ne sont pas, à proprement parler, une revue ; chaque fascicule est réservé à un sujet unique ; les ouvrages de combat alternent avec les œuvres d'art. Citons, parmi les collaborateurs : Anatole France, Romain Rolland, Charles Péguy, les frères Tharaud, Emile Moselly, Jean Jaurès, Maxime Vuillaume, Edmond Fleg.

Après avoir parlé de l'homme — avec la discrétion que l'on doit à un vivant — examinons son œuvre. Elle est vaste : voyons son *théâtre*, ses *essais* sur la musique, ses *biographies* de grands hommes, enfin ses *romans*, l'admirable série de *Jean-Christophe.*

Pour comprendre ses pièces, si différentes des autres productions du théâtre contemporain, et le but qu'il s'est proposé en les écrivant, lisons d'abord son *Théâtre du peuple,* essai d'esthétique, paru en 1903.

Il s'est produit un fait remarquable depuis dix ans. L'art français, le plus aristocratique de tous les arts, s'est aperçu que le peuple existait. Il le connaissait bien comme matière à discours, à roman, à drame ou à tableau... Mais il ne comptait pas avec lui, comme avec un être vivant, un public et un juge.

Pour Romain Rolland le théâtre populaire doit être un *délassement*, *une source d'énergie*, *une lumière pour l'intelligence.* Il ne doit chercher à donner ni des solutions nettes aux problèmes actuels, ni de la morale, ni du plaisir, mais de la *santé*... « La morale n'est qu'une hygiène de l'esprit et du cœur. Faites-nous un théâtre qui déborde de santé et de joie. »

L'auteur examine les tentatives faites pour « donner au peuple le théâtre tel qu'il est », il analyse les chefs d'œuvres du théâtre français et quelques pièces étrangères et conclut, non sans exagération,

que ni la tragédie classique, ni le drame romantique, ni le théâtre bourgeois, ni la comédie moderne, ni même les pièces de Molière, ne constituent des éléments d'un théâtre du peuple. Ce n'est point l'occasion de discuter ici ce que cette opinion a de paradoxal; je crois du reste que la façon dont on a procédé en France pour donner au peuple les chefs-d'œuvre du théâtre, explique en partie les idées de Romain Rolland et ses conclusions négatives. Nous avons fait à Genève d'autres expériences [1].

Les préférences de Romain Rolland vont au *drame campagnard*,

poème de la Terre, imprégné de l'odeur des champs et de l'humour des provinces au parler savoureux. Pouvillon, en quelques-unes de ses tragédies pastorales. Pottecher, en ses comédies poétiques et rustiques, le Suisse René Morax, dans ses drames vaudois d'un vigoureux et tranquille sentiment populaire, en ont donné l'exemple.

au *drame social*,

jailli spontanément des souffrances, des doutes et des aspirations présentes. Certains lui font un reproche de s'éloigner de l'idéal désintéressé de l'art; pour moi je l'en loue. Heureuses les époques et les œuvres sereines. Mais quand l'époque est troublée et que la nation combat, c'est le devoir de l'art de combattre à ses côtés... L'art n'a pas pour objet de supprimer la lutte mais de centupler la vie, de la rendre plus forte, plus grande et meilleure.

1 En particulier celles de l'*Union pour l'Art social* qui travaille avec succès depuis plus de dix ans.

mais surtout à l'*épopée historique*.

L'Epopée nationale est toute neuve pour nous. Nos dramaturges ont négligé le drame du peuple de France. Il y a là un trésor de pensées et de passions, dont il faut ouvrir l'accès aux artistes et à la foule, qui ne le connaissent point ou qui le connaissent mal. Notre peuple a peut-être la plus héroïque histoire du monde, depuis Rome.

. . . .

Le cœur de l'Europe a battu dans ses rois, ses penseurs, ses révolutionnaires. Et si grand qu'ait été ce peuple dans tous les domaines de l'esprit, il le fut par dessus tout dans l'action. L'action fut sa création la plus sublime, sa poésie, son théâtre, son épopée. Il accomplit ce que d'autres rêvèrent.

. . . .

Ses héros ont fabriqué du sublime plus abondamment que ses poètes. Nul Shakespeare n'a chanté leurs actions ; mais le Béarnais, à la tête de ses cornettes blanches, ou Danton sur l'échafaud, ont parlé, ont agi, ont vécu du Shakespeare.

Rolland mettra des paroles semblables dans la bouche d'Olivier défendant la France devant son ami Christophe, au début de *Dans la maison*.

C'est à l'histoire qu'il a demandé les sujets des *Tragédies de la foi*, du *Théâtre de la Revolution* et du drame *Le temps viendra* inspiré par la guerre anglo-transwalienne.

Dans un article récent sur *Stendhal et la musique*, il dit :

« Les premiers livres d'un grand écrivain ont, pour les amis de sa pensée, un intérêt spécial. Leur

inexpérience même révèle souvent plus de l'être intime que les ouvrages plus mûrs où la raison de l'auteur se surveille davantage[1]. »

Nous nous arrêtons donc à des œuvres de jeunesse, *Saint-Louis*, *Aërt*, *Le triomphe de la raison*, qui ont été réimprimées en 1913 sous le titre de *Tragédies de la Foi*.

« On y voit, dit Romain Rolland dans sa préface, s'annoncer des courants et poindre des passions qui règnent aujourd'hui dans la jeunesse française : en *Saint-Louis*, l'exaltation religieuse ; dans *Aërt*, l'exaltation nationale ; dans le *Triomphe*, l'ivresse de la raison, qui est, elle aussi, une foi. »

Autour de *Saint-Louis*, roi chétif, homme divin, rêvant de « régner sur le monde par sa seule bonté » l'auteur a groupé de curieuses figures de chevaliers, de dames, d'hommes du peuple. Tous partent pour la croisade. Les uns ont, comme leur maître, une inébranlable foi — « il est beau de lutter pour l'impossible, quand l'impossible est Dieu » — ; d'autres, au contraire, souffrent de ne pas croire. Rosalie de Brèves, la femme éternelle, n'est attirée dans cette rude entreprise que par « l'espoir d'un changement ». Gaultier de Salisbury demande à l'amour défendu l'oubli de ses anciens péchés...

« La vie est un malentendu incessant et cruel,

1 *La Revue*, 15 décembre 1913.

dit l'un des personnages de *Saint-Louis*. Chacun vit près des autres sans jamais les comprendre. On se hait, on se torture, on s'efforce de se détruire. Un jour vient où l'on s'aperçoit que l'on était tous de même, et bien faits pour s'aimer : il est trop tard. Le mal que l'on a commis ne peut pas se réparer. Et l'on n'en continue pas moins à se détruire... »

Dans *Jean-Christophe* nous trouverons d'aussi mélancoliques réflexions sur l'impuissance des hommes à se comprendre et sur cette chaîne de malentendus qu'est la vie sentimentale.

La scène de *Aërt* se passe au XVIIme siècle, dans une Hollande de fantaisie.

« Un peuple brisé par la défaite, et ce qui est pis, avili par elle... Un jeune prince, un enfant représentant la dynastie vaincue, le passé de la patrie, son ancienne énergie... et rêvant de ressusciter sa patrie, de secouer le joug de l'étranger. » Aërt échoue — n'a-t-il pas naïvement confié ses projets à la fille de son persécuteur — ; il comprend que pour accomplir un grand dessein, l'homme doit bannir la femme de sa vie et n'aimer rien [1].

« O désert où il faut vivre pour rester fort, pour garder ses pensées à l'abri de ce monde menteur et meurtrier !... Je ne veux plus d'amour : l'amour pourrit l'âme... Fini de la confiance, de la pitié, de

---

1 Rapprocher ces paroles de celles mises par Ibsen dans la bouche de l'*Ennemi du peuple*. « L'homme le plus fort du monde c'est le plus solitaire. »

la tendresse ! Fini tout ce qui est lâche et humain ! Seule ma volonté ! »

Et, pour rester libre, le petit prince se réfugie dans la mort...

Aërt et *Saint-Louis* sont, l'auteur le dit lui-même, « les frères aînés, moins robustes mais non pas moins croyants, de Jean-Christophe et d'Olivier ».

Comme *Dingley*, *l'illustre écrivain*, des frères Tharaud, *Le Temps viendra* met en scène des épisodes de la guerre sud-africaine. Romain Rolland y peint les iniquités d'une guerre de conquête et les angoisses d'un chef qui sent s'évanouir ses convictions.....

« Ce drame met en cause, non un peuple européen, mais l'Europe ; je le dédie à la civilisation. »

Enfin *Le triomphe de la raison*, *Le 14 Juillet*, *Danton*, *Les Loups*, évoquent les différents aspects de la Révolution française.

Les trois actes des *Loups* mettent en scène les armées de la Révolution aux frontières : la scène se passe en 1793 dans Mayence assiégée [1].

Dans le *Théâtre de la Révolution* la foule joue un grand rôle ; dans *Le 14 Juillet* le public lui-

1 Cette pièce a été jouée à Genève, en 1910, sous les auspices de l'*Union pour l'art social* (trois représentations réservées aux ouvriers), et en 1914, par l'*Association des étudiants en médecine* (une représentation publique).

même participe à l'action, une fête populaire termine la pièce :

Le drame s'adresse soudain directement au peuple .. Il faut, pour donner à l'œuvre son couronnement logique et au fait historique sa portée universelle, l'entrée en scène d'une puissance nouvelle : la Musique, la force tyrannique des sons qui remue les lourdes foules passives... Si le public est composé, seulement pour une partie, d'hommes du peuple et de jeunes gens qui sentent pour leur compte les passions de la Révolution, je réponds qu'il chantera...[1]

Il est en général vain de chercher dans une œuvre ce que l'auteur n'y dit pas explicitement; plusieurs pièces de Romain Rolland — comme aussi de nombreux épisodes de *Jean Christophe* — ont été inspirées par des événements contemporains: il ne serait pas difficile de rapprocher des noms propres ou des situations.

* * *

Les *essais* de Romain Rolland sur l'art et les artistes sont nombreux et différents par leur ampleur ; les uns sont des articles — publiés dans la *Revue de Paris*, dans la *Revue d'art dramatique*, etc. — les autres sont des ouvrages étendus. Les principaux articles ont été réunis en volumes sous les titres de *Musiciens d'autrefois* et de *Musiciens d'aujourd'hui*.

1 Le 14 juillet, édition des *Cahiers*. Note sur la dernière scène.

Les *Vies des Hommes illustres* sont mieux que des études sur l'art ; une pensée plus élevée, plus généreuse, plus fraternelle que celle de l'érudit ou du critique a guidé leur auteur. Comme le *Théâtre du peuple* ou *Jean-Christophe*, la préface de *Beethoven* révèle des préoccupations qui dépassent celles de l'historien et de l'artiste: des préoccupations d'apôtre.

L'air est lourd autour de nous. La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée, et entrave l'action des gouvernements et des individus. Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vil. Le monde étouffe. Ouvrons les fenêtres. Faisons rentrer l'air libre. Respirons le souffle des héros.

. . . .

Ces *Vies des hommes illustres* ne s'adressent pas à l'orgueil des ambitieux; elles sont dédiées aux malheureux. Et qui ne l'est, au fond? A ceux qui souffrent, offrons le baume de la souffrance sacrée. Nous ne sommes pas seuls dans le combat. La nuit du monde est éclairée de lumières divines.

. . . .

Je n'appelle pas héros ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls ceux qui furent grands par le cœur.

. . . .

En tête de cette légion héroïque, donnons la première place au fort et pur Beethoven.

. . . .

Parvenu par des années de luttes et d'efforts surhumains à vaincre sa peine et à accomplir sa tâche, qui était, comme

il disait, de souffler un peu de courage à la pauvre humanité, ce Prométhée vainqueur répondait à un ami qui invoquait Dieu : « O homme, aide-toi toi-même ! » Inspirons-nous de sa fière parole. Ranimons à son exemple la foi de l'homme dans la vie et dans l'homme.

Puis vient la vie de Beethoven — l'une des œuvres les plus connues de Romain Rolland — biographie exacte, vivante et passionnée. Si, au bas de presque toutes les pages, figurent les notes explicatives de l'historien, le texte est d'un artiste amoureux de son héros et capable de le faire revivre.

Quelle conquête vaut celle-ci, quelle bataille de Bonaparte, quel soleil d'Austerlitz atteignent à la gloire de cet effort surhumain, de cette victoire, la plus éclatante qu'ait jamais remportée l'Esprit : un malheureux, pauvre, infirme, solitaire, la douleur faite homme, à qui le monde refuse la joie, crée la joie lui-même pour la donner au monde.

Avec quelle force Romain Rolland dit la vie de *Michel Ange*, l'orgueilleux Florentin, en proie au génie, à l'indécision, au pessimisme et à la douleur.

Avec quelle piété filiale il parle de Tolstoï « le type le plus haut du libre chrétien, s'efforçant toute sa vie vers un idéal toujours plus lointain ».

La lumière qui vient de s'éteindre a été pour ceux de ma génération la plus pure qui ait éclairé leur jeunesse. Dans le crépuscule aux lourdes ombres du XIXme siècle finissant, elle fut l'étoile consolatrice, dont le regard apaisait nos âmes d'adolescents.

Parmi tous ceux — ils sont nombreux en France — pour

qui Tolstoï fut bien plus qu'un artiste aimé, un ami, le meilleur et, pour beaucoup, le seul véritable ami de tout l'art européen, je voudrais apporter à cette mémoire sacrée mon tribut de reconnaissance et d'amour.

Les jours où j'appris à le connaître ne s'effaceront point de ma pensée. C'était vers 1886.

. . . .

Je venais d'entrer à l'Ecole normale. Dans notre petit groupe, où se trouvaient réunis des esprits réalistes et ironiques comme le philosophe Georges Dumas, des poètes tout brûlants de l'amour de la Renaissance italienne comme Suarès, des fidèles de la tradition classique, des Stendhaliens et des Wagnériens, des athées et des mystiques, il s'élevait entre nous bien des discussions, il y avait bien des désaccords ; mais, pendant quelques mois, l'amour de Tolstoï nous réunit presque tous.

Et plus loin :

Nous ne disions point, comme ces critiques d'aujourd'hui : « Il y a deux Tolstoï, celui d'avant la crise, celui d'après la crise ; l'un est le bon, l'autre ne l'est point ». Pour nous, il n'y en avait qu'un, nous l'aimions tout entier. Car nous sentions, d'instinct, que dans de telles âmes tout se tient, tout est lié.

Et à la fin du livre :

Tolstoï ne parle pas aux privilégiés de la pensée, il parle aux hommes ordinaires, aux hommes de bonne volonté. Il est notre conscience. Il dit ce que nous pensons tous, âmes moyennes, et ce que nous craignons de lire en nous. Et il n'est pas pour nous un maître plein d'orgueil, un de ces génies hautains qui trônent dans leur art et leur intelligence, au-dessus de l'humanité. Il est — ce qu'il aimait à se nommer lui-même dans ses lettres, de ce nom le plus beau, le plus doux de tous, — « notre frère ».

Si cette longue citation devait être justifiée autrement que par son intérêt propre, je dirais que parmi les penseurs dont il a subi l'influence, il n'en est aucun dont Romain Rolland ait parlé avec autant d'amour.

Dans ces trois *Vies* il n'a cherché ni à réunir des anecdotes, ni à analyser des œuvres, mais à faire comprendre un être vivant et ses caractères, à ressusciter non un génie mais un héros...

Comprise ainsi, la critique est de l'art : la psychologie d'une œuvre ou d'un artiste vaut bien celle d'un personnage de drame ou de roman.

« On ne réclame pas d'un génie créateur l'impartialité critique — dit Romain Rolland —. Quand un Wagner, quand un Tolstoï parlent de Beethoven ou de Shakespeare, ce n'est pas de Beethoven ou de Shakespeare qu'ils parlent mais d'eux-mêmes: ils exposent leur idéal. Ils n'essaient même pas de nous donner le change. »

N'attendons pas de Romain Rolland des critiques rigoureusement impartiales... sa *Foire sur la place,* vigoureux pamphlet, contient bien des exagérations... l'auteur l'a voulu et, au risque d'être accusé de contradiction, il publiait, à la même époque, une étude beaucoup moins pessimiste sur le *Renouveau musical depuis 1870...*

Il ne fait ni du reportage critique, ni de la dissection technique, il étudie l'homme et l'œuvre...

Au début de son article sur Vincent d'Indy, il dit : « Quand un artiste a quelque valeur ce n'est pas seulement dans son ouvrage c'est dans son être qu'elle réside. Il faut donc essayer de pénétrer sa personnalité. »

Et il termine ainsi :

« L'essentiel est de dire ce qu'on sent et ce qu'on croit. Que M. d'Indy m'excuse, si je me suis trompé. Qu'il ne voie dans ces pages qu'un effort sincère pour le comprendre, et une grande sympathie pour sa personne, et même pour ses idées, que, d'ailleurs, je ne partage point. Mais j'ai toujours pensé que les opinions étaient de peu de prix dans la vie, et que seul importait l'homme. La liberté d'esprit est le plus grand des bonheurs, il faut plaindre ceux qui ne la connaissent point. Il y a une douceur secrète à rendre hommage à de belles croyances, qui ne sont pas les nôtres. »

« Je ne connais guère de critique musical plus pénétrant ni plus noble — dit Max Hautier. Ses livres sont le résultat curieux de l'union rare dans un même individu, d'un tempérament profondément musicien, d'un esprit très cultivé, et d'une âme exceptionnellement belle. Il y règne en effet, outre une science profonde des hommes et des œuvres étudiées, une élévation de pensée, une noblesse de sentiments qui nous éloignent heureusement des critiques inconsistantes et mes-

quines auxquelles la presse contemporaine ne nous a que trop habitués. »

La musique est le plus direct de tous les arts, c'est l'art incitateur et excitateur par excellence ; Rolland l'aime par dessus tout, nous l'avons dit. Il connaît sa force, son pouvoir magique, divin : la musique apaise et console..., elle engendre l'héroïsme, elle exaspère les passions.

Voyez Antoinette au concert, avec son frère. « Olivier lui serrait la main. Personne ne prenait garde à eux, dans l'ombre de la salle monstrueuse, où ils n'étaient pas les seules âmes meurtries, qui se réfugiaient sous l'aile maternelle de la Musique. » Dans *Le Buisson ardent* la musique provoque une crise de passion sensuelle, l'éveil brusque, pathétique, *miraculeux*, d'un être qui s'ignore...

*
* *

Mais Romain Rolland ne s'est pas contenté d'être un historien et un critique, d'évoquer de grands morts, de nous faire, suivant sa poétique expression, *respirer le souffle des héros*. Voulant réagir « contre une civilisation malsaine, contre une pensée corrompue par une fausse élite » ; voulant stigmatiser les turpitudes du Paris moderne et les marchandages de la « Foire sur la place », la lâcheté des uns et le mauvais goût des autres ;

voulant par-dessus tout secouer l'apathie des honnêtes gens, il écrivit *Jean-Christophe*.

C'est une œuvre d'action en même temps qu'une œuvre d'art : elle rallie et rapproche ceux qui préparent le bon combat pour la sauvegarde de notre civilisation d'Occident. C'est une œuvre de foi surtout. La *Foire sur la place* n'est-elle pas dédiée « Au grand peuple qui fut et qui ressuscitera » ?

L'auteur a mis dans cette suite de romans le meilleur de lui-même... A un adolescent qui lui avait écrit il répondait : « Je suis heureux de ce que Christophe est pour vous. Pour moi il m'a aidé à vivre. Si je ne l'avais écrit, je serais mort... »

S'inspirant des biographies de grands compositeurs — Beethoven, Wagner, Wolf, Hændel, Glück — l'auteur a campé un personnage central, musicien génial lui-même, et une foule, presque trop nombreuse, de parents, d'amis, d'amantes et d'élèves.

Présentant *L'Aube* aux lecteurs des *Cahiers de la Quinzaine*, Charles Péguy écrivait, en 1904 : « Ce roman, sans que je veuille le limiter en le définissant d'un seul mot, est essentiellement le roman d'un musicien. »

Le héros, Jean-Christophe Krafft, fils de Melchior et de Louisa, petit-fils de Jean-Michel, naît dans une petite ville rhénane. Le premier volume, *L'Aube*, nous dit ses premières années, depuis le

berceau. C'est la vie végétative d'abord, consciente peu à peu, du petit enfant ; ses premières douleurs, ses premières rencontres avec le mal et l'injustice, ses terreurs irraisonnées. Brutalisé par son père (artiste médiocre et homme plus médiocre encore), Christophe est malheureux ; « c'est alors que commença de briller, comme une étoile perdue dans les sombres espaces, la lumière qui devait illuminer sa vie : la divine musique. »

Il y a là quelques pages admirables où l'auteur a transcrit, en évoquant peut-être des souvenirs d'enfance, comment un petit garçon comprend la musique et l'harmonie, quelles images elles évoquent, quels rêves elles font naître. Le vieux Jean Michel emmène au théâtre son petit-fils ; entendre l'orchestre est pour celui-ci une nouvelle révélation ; il rêve de devenir un grand artiste et un grand compositeur. Son père veut en faire un enfant prodige.

L'enfant fredonne des airs entendus, en improvise d'autres ; tout est musique pour un cœur musicien ; la nature, les sentiments, les sensations, la vie, se transforment pour lui en musique même à son insu. Grand-père note ces airs enfantins, les transcrit et voilà le garçonnet promu compositeur. On lui fait écrire une lettre au grand-duc (l'auteur s'est inspiré de la lettre de Beethoven au prince électeur de Bonn) ; on organise un concert où il

joue ses œuvres. Il obtient un certain succès mais se conduit mal et tout se termine par des gronderies et des scènes. L'enfant s'endort surexcité. L'ouverture de *Coriolan* entendue le même jour le poursuit pendant son sommeil ; Beethoven le pénètre.

Cette âme gigantesque entrait en lui, distendait ses membres et son âme, et semblait leur donner des proportions colossales. Il marchait sur le monde. Il était comme une montagne et des orages soufflaient en lui.

Puis il s'apaise :

La musique disparut et l'on n'entendit plus que le souffle égal des êtres endormis dans la chambre, compagnons de misère, attachés côte à côte par le sort dans la même barque fragile, qu'une force vertigineuse emporte dans la nuit.

Le Matin comprend trois parties : la mort de Jean-Michel, l'amitié pour Otto, l'amour pour Minna.

La mort de son grand-père inspire à Christophe, avec une grande terreur de la mort « un sentiment de révolte passionnée et d'horreur contre l'abominable chose et l'Etre monstrueux qui l'avait pu créer ».

Melchior se conduisant plus mal encore après la mort de son père, buvant, battant ses enfants, dilapidant l'argent du ménage, la misère s'installe au foyer de façon définitive et Christophe, à quatorze ans, devient chef de famille. Malgré la misère, la peur de la maladie et de la mort, il espère; il vit dans l'avenir, sentant que ce « qu'il est le

plus, ce n'est pas ce qu'il est à présent, c'est ce qu'il sera, ce qu'il sera demain ».

La musique le console et l'enivre... il vit. Il existe peu de pages d'une psychologie aussi vraie sur les amitiés de tout jeunes gens, que celles consacrées aux relations de Christophe et de Otto Diener; il s'agit d'une tendresse de petits garçons sentimentaux et exaltés ; elle n'a pas la force virile des amitiés d'étudiants, mais bien les caractères de l'amour, à commencer par la jalousie. Pour des raisons multiples cette affection diminue. « Aussi bien un nouvel amour dont celui-ci n'était qu'un avant-coureur s'emparait du cœur de Christophe et y faisait pâlir toute autre lumière. »

Ici commence la carrière amoureuse du héros. L'une après l'autre passeront dans sa vie des femmes diverses : Minna, Sabine, Ada — une ouvrière —, Corinne — une actrice —, Antoinette — la pure et délicate française — Françoise Oudon, Anna Braun, Grazzia.

La première, Minna de Kelrich, sentimentale et bourgeoise en même temps, l'exaspère par sa coquetterie, puis le repousse. Malheureux, se croyant incompris, Christophe écrit à la mère de Minna une lettre impertinente, d'où une séparation définitive. C'est la crise la plus terrible de son enfance ; il nourrit des projets meurtriers, il songe au suicide ; mais cette douleur est salutaire, comme

beaucoup de douleurs. Le dérivatif à sa peine est une autre peine ; le sursaut d'énergie qui l'oblige à reprendre le dessus, à se ressaisir et à lutter, est provoqué par la mort de son père, de cet ivrogne de Melchior qui, pris de boisson, se noie dans le ruisseau du moulin. Le spectacle de cette mort, mettant fin à une vie inutile, lui inspire l'horreur de la désertion, l'amour de la lutte sans trêve et le « respect du métier d'homme ».

L'Adolescent est le récit de cette lutte : c'est la peinture fidèle et bienveillante de la vie des humbles, de la vie du peuple allemand. Christophe continue à donner des leçons et à jouer dans l'orchestre du théâtre. Il se développe, il se forme. Il aime. Sabine, jeune femme maladive, lui inspire une passion douce et mélancolique ; mais elle meurt en son absence. Enfin il rencontre Ada, jeune modiste qui devient sa maîtresse et lui apprend, du même coup, le charme et le désenchantement des amours charnelles.

La série des volumes consacrés à Jean Christophe en Allemagne se termine par *La Révolte*.

Dégoûté de l'amour, le héros reporte sur la musique toute sa pensée. Il relit ses anciennes compositions, les trouve ineptes ; il avait fait pourtant son possible pour être sincère, mais son inexpérience l'avait empêché de réussir. Maintenant qu'il a souffert et aimé, il se rend compte qu'il n'a

traduit que des sentiments artificiels. Dégoûté de cette « phraséologie apprise par cœur, de cette rhétorique d'écolier, il jura de renoncer pour toujours à la musique, si la création ne s'imposait pas à lui en coup de tonnerre ». Et l'auteur ajoute : « Il parlait ainsi parce qu'il savait bien que l'orage venait. »

Christophe étouffe dans sa petite ville ; le milieu où il a vécu jusque là lui devient insupportable, tout lui semble grotesque ; il voit le mensonge allemand, il raille le goût allemand, le respect allemand, le *Gemüt* allemand, et le perpétuel besoin d'*idéaliser*. C'est une crise robuste de dégoût, de révolte contre les artistes qui écrivent sans sentir, contre le public qui s'intéresse moins à la musique qu'aux musiciens, contre les chanteurs et les chefs d'orchestre qui interprètent une œuvre au mépris des intentions de l'auteur. Avec un entrain bien juvénile, accentué par sa nature impétueuse, Christophe manifeste trop énergiquement ses antipathies et ses dégoûts ; il se singularise, il scandalise. Par une réaction aveugle, le jeune homme détruit toutes ses idoles artistiques, ne sentant plus que les erreurs des maîtres et leurs accidentels manques de sincérité ; devenu critique musical il étrille tout le monde : auteurs, acteurs, public et critiques. Bref, il fait tout ce qu'il peut pour rendre intolérable sa situation.

Dans un concert on exécute ses œuvres le plus mal possible pour le rendre ridicule ; son amitié pour les Reinhart — le ménage d'un jeune professeur, — provoque les calomnies de ses adversaires et des oisifs ; le musicien Hassler, une des idoles de sa jeunesse, l'écoute à peine... Christophe ne peut plus vivre en Allemagne... il étouffe... il rêve de quitter la patrie qui ne lui suffit plus.

Où irait-il ? Il ne savait. Mais ses yeux, d'instinct, regardaient vers le Midi latin. Et d'abord, vers la France. La France, éternel recours de l'Allemagne en désarroi. Que de fois la pensée allemande s'était servie d'elle, sans cesser d'en médire ! Même depuis 70, quelle attraction se dégageait de la Ville, qu'on avait tenue fumante et broyée sous les canons allemands ! Les formes de la pensée et de l'art les plus révolutionnaires et les plus rétrogrades y avaient trouvé tour à tour, et parfois en même temps, des exemples ou des inspirations. Christophe, comme tant d'autres grands musiciens allemands dans la détresse, se tournait, lui aussi, vers Paris... Que connaissait-il des Français ? — Deux visages féminins, et quelques lectures au hasard. Cela lui suffisait pour imaginer un pays de lumière, de gaieté, de bravoure, voire d'un peu de jactance gauloise, qui ne messied pas à la jeunesse audacieuse du cœur. Il y croyait, parce qu'il avait besoin d'y croire, parce que de toute son âme, il eût voulu que ce fût ainsi.

Ces deux visages féminins sont ceux de Corinne et d'Antoinette. Elles sont entrées dans sa vie à la même époque, lors d'une représentation d'*Hamlet* par une troupe française.

Corinne jouait Ophélie. Christophe, ce soir-

là, disposait par hasard d'une loge ; le théâtre étant plein il invite une jeune fille qui s'en allait l'air navré de n'avoir pas trouvé de place. — C'est Antoinette, une jeune institutrice, dont les origines et l'histoire sont racontées dans un volume suivant. A plusieurs reprises Christophe et Antoinette s'apercevront de loin ; plus jamais ils ne se parleront, et Christophe aimera Antoinette et Antoinette aimera Christophe, d'un pur amour.

Christophe renonce à son projet de départ pour ne pas peiner sa mère qui n'a plus que lui. — Mais le destin l'oblige à satisfaire son désir ; une rixe avec des soldats, dans une auberge de village, le force à passer sans retard la frontière. Il arrive en France.

* * *

Paris... rêve de tous les étudiants, de tous les jeunes artistes, quelle déception tu réservais au pauvre compositeur avant de lui révéler ta beauté et ta poésie ! Tu voulais lui montrer d'abord — comme une femme qui se fait à dessein cruelle et perverse pour voir si son amant continuera à l'aimer — les turpitudes et les ignominies de la *Foire sur la place ;* tout est à vendre : l'amour, la renommée, la gloire, la conscience des critiques et des politiciens.

Tout en vivant, fort mal, de leçons et de trans-

criptions musicales, d'ailleurs insipides, Christophe prend contact avec la grande ville ; il goûte peu le roman parisien, les faits divers des journaux, le théâtre, où l'adultère tient une si grande place ; il déplore l'ignorance et la lâcheté des critiques. Il connaît des députés et des artistes, et, plus il va, plus il est déconcerté par ce peuple qu'il a rêvé si beau et dont il ne voit que de bien médiocres représentants. Et Christophe cherche toujours la France. Il assiste aux luttes de la fameuse Séparation, il voit l'antagonisme des défenseurs de l'Eglise et des fidèles de la Déesse Raison, plus fanatiques que les autres — « les deux Frances » suivant l'heureuse expression de M. Seippel — et se dit, qu'en fin de compte, les Français croient à quelque chose.

Après l'échec lamentable du concert où l'on joue son *David*, l'âpre lutte continue à le tremper ; il accepte la solitude comme nécessaire.

Il ne savait pas qu'une grande âme n'est jamais seule, que si dénuée qu'elle soit d'amis par la fortune, elle finit toujours par les créer, qu'elle rayonne autour d'elle l'amour dont elle est pleine et qu'à cette heure même, où il se croyait isolé pour toujours, il était plus riche d'amour que les plus heureux du monde.

Son séjour à Paris lui avait du reste été profitable, à son insu.

L'atmosphère de Paris est bien forte, elle modèle les âmes les plus rebelles. Et moins que tout autre, une âme

germanique est capable de résister ; elle se drape en vain dans son orgueil national, elle est de toutes les âmes européennes, la plus prompte à se dénationaliser. Celle de Christophe avait déjà commencé, sans qu'il s'en doutât, de prendre à l'art latin une clarté, une sobriété, une intelligence des sentiments, et même, dans une certaine mesure, une beauté plastique qu'elle n'aurait jamais eues sans cela. Son *David* en était la preuve.

Christophe se fait ainsi, en regardant s'agiter les marionnettes de la foire, l'idée la plus fausse de la France et des Français. A la fin du volume, ses rencontres avec Sidonie, une servante qui le soigne pendant sa maladie, et avec Olivier Jeannin, le frère d'Antoinette, préparent la transition. Lié à un intellectuel jeune et probe, il va revenir peu à peu sur son jugement en découvrant la vraie France, en pénétrant *Dans la Maison*.

Les amis s'installent ensemble. Leurs natures opposées, symboles de deux races, se complètent et se mêlent ; et tandis qu'Olivier prend confiance en lui-même en vivant avec l'énergique Christophe, celui-ci s'affine au contact du frère d'Antoinette. Les jeunes gens font connaissance, peu à peu, avec leurs voisins : un prêtre moderniste, un ingénieur protestant qui a sacrifié sa tranquillité et sa vie à l'Affaire Dreyfus, un ouvrier aux idées généreuses mais peu claires, un ménage de professeur (M^r^ et Mme Arnaud), d'autres encore...

En voyant cette humanité qui travaille, qui souffre et qui pense, le musicien comprend com-

bien la devanture était menteuse, combien Olivier avait raison de lui dire au début de leur amitié :

Je te montrerai, quand tu voudras, des femmes qui ne lisent jamais de romans, des jeunes filles parisiennes qui ne sont jamais allées au théâtre, des hommes qui ne se sont jamais occupés de politique, et cela parmi nos intellectuels. Tu n'as vu ni nos savants ni nos poètes...

Et plus loin :

As-tu jamais entrevu notre action héroïque des Croisades à la Commune ? As-tu jamais pénétré le tragique de l'esprit français ? T'es-tu jamais penché sur l'abîme de Pascal ? Comment t'est-il permis de calomnier un peuple qui depuis plus de dix siècles a pétri le monde à son image par l'art gothique, par le dix-septième siècle, et par la Révolution, — un peuple qui vingt fois a passé par l'épreuve du feu et s'y est retrempé et qui, sans mourir jamais, a ressuscité vingt fois !...

Le volume consacré à l'enfance et à l'adolescence d'Olivier et d'Antoinette Jeannin, le seul qu'on puisse détacher de l'œuvre et juger comme un ouvrage complet, est une pure merveille. Il contient une évocation exacte et émue de la province française, de la vie tranquille et douce qu'on y mène.

Ruiné, le banquier Jeannin se tue. Sa veuve meurt à la peine, et la douce Antoinette, seule protectrice de son jeune frère, doit livrer de rudes combats auxquels son éducation ne l'a guère préparée... Pendant son séjour en Allemagne comme institutrice elle rencontre Christophe et l'aime en secret...

Elle l'aperçoit pendant son voyage de retour :

De leurs wagons qui stationnèrent quelques minutes l'un à côté de l'autre, ils se virent dans le silence de la nuit, et ils ne se parlèrent pas. Qu'auraient-ils pu se dire, que des paroles banales ? Elles eussent profané le sentiment indéfinissable de commune pitié et de sympathie mystérieuse qui était né en eux, et qui ne reposait sur rien que sur la certitude de leur vision intérieure. Dans cette dernière seconde où, inconnus l'un à l'autre, ils se regardaient, ils se virent tous deux comme aucun de ceux qui vivaient avec eux ne les avait jamais vus. Tout passe : le souvenir des paroles, des baisers, des étreintes des corps amoureux ; mais le contact des âmes, qui se sont une fois touchées et se sont reconnues parmi la foule des formes éphémères, ne s'effacera jamais.

Ce chaste amour, cet unique amour, sera pour Antoinette la fleur merveilleuse du jardin secret... Il l'aidera dans sa lutte quotidienne contre la pauvreté et la maladie ; l'admirable jeune fille a une mission : elle doit faire de son frère un normalien – et un homme. Elle triomphe... elle meurt.

Dans les papiers de sa sœur, Olivier découvre les traces du roman rêvé... il cherche à connaître le compositeur...

Enfin Christophe le remarqua, dans un salon ami, où ils se trouvèrent un soir. Olivier se tenait loin de lui, et il ne disait rien, mais il le regardait. Et sans doute qu'Antoinette flottait ce soir-là autour d'Olivier : car Christophe la vit dans les yeux d'Olivier ; et ce fut son image, brusquement évoquée, qui le fit venir, à travers tout le salon, vers le messager inconnu, qui lui apportait comme un jeune Hermès, le salut mélancolique de l'ombre bienheureuse.

Les Amies fait suite à *Dans la maison*. La passion d'Olivier pour Jacqueline Langeais, leur mariage, leur séjour en province, la trahison de Jacqueline prennent une grande place dans le livre. C'est la naissance d'un amour, son épanouissement et sa mort ; sa mort surtout : la lente et navrante dissolution d'un pur cristal. Et le pauvre Olivier, resté seul avec un petit enfant, revient à l'ami délaissé. Celui-ci a continué à lutter — il s'est fait connaître ; il a subi de la part des journaux des louanges démesurées et de basses calomnies ; il a eu de bons et de mauvais jours, et, à défaut du grand amour, il a eu, pour l'aider à vivre, la passion intermittente d'une actrice, Françoise Oudon, créature sensuelle et énigmatique, l'amour mélancolique et inavoué de Madame Arnaud, la franche amitié de Cécile Fleury, la tendresse active et protectrice de son ancienne élève Grazzia qui l'avait aimé sans qu'il s'en doutât et dont il s'éprend alors qu'elle est mariée à un homme qu'elle aime.

La première partie du *Buisson ardent* rappelle la *Foire sur la place* ou mieux encore *Dans la maison*. Olivier et Christophe se mettent à étudier le problème social et ceux qui prétendent le résoudre. Ils sont nombreux et divers : journalistes et politiciens, ouvriers autodidactes, bourgeois qui « vont au peuple » par goût, par snobisme ou par intérêt. Les deux amis se mêlent à la révolution, sans bien

savoir pourquoi, et tandis que Christophe, gravement compromis, est obligé par ses amis de quitter la France, Olivier meurt, stupidement frappé dans la bagarre. Arrivé en Suisse, Christophe apprend la triste fin d'Olivier, tué pour une cause qui n'était pas la sienne, et finit par échouer à Bâle, chez un ancien camarade, le Dr Braun.

Dans le cœur du musicien il n'y a plus que lassitude, découragement, dégoût de la vie et de l'art : c'est à ce moment qu'il subit la crise dangereuse, fatale à tant d'hommes. Sans qu'elle s'en doute, Anna Braun cache un corps de faunesse sous sa robe mal coupée de protestante austère. Sa sensualité, bridée par l'éducation et les exercices de piété, s'éveille sous l'influence de la musique : entre elle et son hôte se noue une intrigue violente, sans joie, source de tortures pour les deux amants. Ils essaient de se tuer, puis Christophe s'enfuit...

Il ne faut voir dans cet épisode ni une banale histoire d'adultère, ni une anecdote montrant le danger des amours illégitimes, mais la lutte de l'esprit contre la chair « les puissances aveugles, les démons, que chacun porte emprisonnés en soi ».

Christophe se réfugie dans une ferme du Jura ; il est désemparé et solitaire. Un dialogue d'une grandeur biblique s'engage entre l'artiste et le Dieu inconnu qu'il appelle à son secours :

— N'es-tu pas Tout ce qui Est ?

— Je ne suis pas Tout ce qui Est. Je suis la Vie qui combat le Néant. Je ne suis pas le Néant. Je suis le Feu qui brûle dans la Nuit. Je ne suis pas la Nuit. Je suis le Combat éternel ; et nul destin éternel ne plane sur le Combat. Je suis la Volonté libre, qui lutte éternellement. Lutte et brûle avec moi.

. . . .

— Combattre, toujours combattre ?

— Il faut toujours combattre. Dieu combat, lui aussi : Dieu est un conquérant. Il est un lion qui dévore. Le néant l'enserre, et Dieu le terrasse. Et le rythme du combat fait l'harmonie suprême. Cette harmonie n'est pas pour tes oreilles mortelles. Il suffit que tu saches qu'elle existe. Fais ton devoir en paix et laisse faire aux Dieux.

Au pied du mont Horeb, lit-on dans l'Exode, Jéhovah apparut à son serviteur Moïse dans un buisson ardent : dans une vallée du Jura, Christophe retrouva la paix du cœur, la foi dans son art et dans la vie : son Dieu s'était montré à lui.

Christophe se trouva dans une clairière, au creux d'un plissement de la montagne, un vallon fermé, d'un ovale régulier, que le soleil couchant inondait de sa lumière ; terre rouge ; au milieu, un petit champ doré, blés tardifs, et joncs couleur de rouille. Tout autour, une ceinture de bois, que l'automne mûrissait : hêtres de cuivre rouge, châtaigniers blonds, sorbiers aux grappes de corail, flammes de cerisiers aux petites langues de feu, broussailles de myrtils aux feuilles orange, cédrat, brun, amadou brûlé. Tel un buisson ardent. Et du centre de cette coupe enflammée, une alouette, ivre de grain et de soleil montait.

Et l'âme de Christophe était comme l'alouette. Elle savait qu'elle retomberait tout à l'heure, et bien des fois encore. Mais elle savait aussi qu'infatigablement elle remonterait

dans le feu, chantant son tireli qui parle à ceux qui sont en bas de la lumière des cieux.

« J'ai écrit la tragédie d'une génération qui va disparaître », dit Rolland dans la préface de *La nouvelle journée*, et il dédie l'œuvre terminée « aux âmes libres — de toutes les nations — qui souffrent, qui luttent et qui vaincront ».

Christophe voyage : il habite l'Italie et la Suisse. Il rencontre Grazzia, son ancienne amie, et l'aime de nouveau ; un amour d'automne éclaire ses dernières années, mais Grazzia meurt. Christophe a marié la fille de Grazzia au fils d'Olivier ; il a fait un dernier voyage en Allemagne et à Bâle ; il est célèbre, mais il est usé et il va mourir...

Les méditations et les combats de la neuvième heure : il revoit toute sa vie, tous ceux qu'il a connus, il entend les cloches et le grondement du Rhin...

— Mère, amantes, amis... Comment est-ce qu'ils se nomment ? Amour, où êtes-vous ? Où êtes-vous, mes amis ? Je sais que vous êtes là, et je ne puis vous saisir.

— Nous sommes avec toi. Paix, notre bien-aimé !

— Je ne veux plus vous perdre. Je vous ai tant cherchés !

— Ne te tourmente pas. Nous ne te quitterons plus.

— Hélas ! le flot m'emporte.

— Le fleuve qui t'emporte nous emporte avec toi.

— Où allons-nous ?

— Au lieu où nous serons réunis.

Le héros meurt ; dans une dernière page, il n'est plus Jean-Christophe Kraft, mais Saint-Christophe.

Vous connaissez la légende : Saint-Christophe traverse un fleuve avec un enfant sur ses épaules. Au milieu du fleuve, l'enfant est si lourd que le passeur ne peut plus avancer ; il portait l'enfant Jésus.

Cet épilogue précise le sens symbolique de l'œuvre : au-dessus des eaux qui menacent de l'entraîner, *l'artiste porte son Dieu.*

* * *

Notations de vie enfantine dans *L'Aube*, pages de réalisme dans *L'Adolescent*, de clairvoyante psychologie dans *Les amies* — ce livre émouvant, dont certains passages semblent écrits avec des larmes — satire mordante dans *La foire*, dialogue mystique à la fin du *Buisson ardent*, traduction d'états d'âme, de rêveries, de crises dans tous les volumes, que ne trouve-t-on pas dans cette œuvre énorme, touffue et complexe, comme la vie elle-même ?

Elle renferme de la critique d'art, des pamphlets, des notes d'histoire contemporaine ; elle dit les joies et les douleurs de la création artistique — ce merveilleux enfantement — ; elle chante l'amour et l'amitié, l'énergie salutaire, l'effort indispensable à la vie, et la douleur, source de joie.

Certes, il est des joyaux plus finement ciselés, mais l'auteur n'est pas un ouvrier patient : c'est un visionnaire et un apôtre ; ne considérer ses livres

qu'au point de vue de l'art littéraire serait méconnaître ses intentions. Plusieurs parties de ce roman n'ont qu'un intérêt d'actualité, quelques théories n'ont pas la valeur des études d'âmes féminines ou des vigoureux pamphlets; *Jean-Christophe* n'en est pas moins un ouvrage unique, le plus intéressant et le plus original de ceux qui ont été publiés pendant les treize premières années de ce siècle.

*
* *

La critique française a fini par s'en apercevoir : elle a pris son temps. Il faut dire à sa décharge que jamais l'auteur n'a rien fait pour attirer sur lui l'attention, que jamais on n'a vu ses portraits ou ses autographes s'étaler dans les magazines que fabriquent pour les snobs les vendeurs de la foire...

En 1904 paraissent *L'Aube* et *Le Matin*. En 1905, *L'Adolescent*. Bien que ces trois volumes obtiennent le prix de la *Vie heureuse* les articles sont rares...

Le dixième volume paru — huit ans après le premier — la plupart des périodiques ont publié sur *Jean-Christophe* des études d'ensemble. Les critiques ont ingénieusement rapproché cette œuvre de romans français et étrangers ; ils ont profité de l'occasion pour émettre quelques idées générales touchant soit l'importance qu'il sied d'at-

tacher à la perfection de la forme, soit la définition même du roman. Cette dernière question est à l'ordre du jour : au court roman psychologique ou dramatique, on oppose le roman à péripéties, le roman d'aventure.

La revue *Flamberge*[1] a dédié à Romain Rolland un numéro spécial contenant des articles enthousiastes et le résultat d'une enquête ; M. Rétinger lui a consacré un chapitre[2] et M. Paul Seippel un volume entier dont je parlerai plus loin.

Enfin, au mois de juin de 1913, l'Académie française a décerné à Romain Rolland — distinction méritée s'il en fut — le grand prix de littérature, d'une valeur de dix mille francs. On a cité à ce propos le mot d'un académicien : « L'auteur de *Jean-Christophe* ne mérite pas un prix, mais un fauteuil ».

Je ne puis, sans franchir les limites assignées à ce petit livre, examiner tous les articles parus[3] : j'en retiendrai cinq seulement.

Paul Souday — dont la compétence et la conscience en matière de critique littéraire sont hors de question — a parlé de *Jean-Christophe* dans le feuilleton du *Temps*. Il n'en a compris ni la beauté,

---

1 Flamberge, *Revue de littérature et de sociologie*, Mons (Belgique), mars 1913.

2 J.-H. Rétinger, *Histoire de la littérature française du romantisme à nos jours*. Paris, Grasset, 1911.

3 Voir Appendice, p. 62, ouvrages à consulter.

ni la noblesse — je suis prêt à le plaindre — ; il attache une importance exagérée à des incorrections d'écriture et à de menues contradictions. Il blâme Romain Rolland de « vouloir à toute force avoir un système » ; nous verrons tout à l'heure combien ce reproche est injuste. Il a découvert — ceci est énorme — que, dans le domaine de l'éthique et de l'esthétique, l'auteur professe « un absolu mépris de l'élément intellectuel ». Mais d'un autre côté : « M. Romain Rolland, dit-il, est un merveilleux peintre de l'amour, et plus encore peut-être de l'amitié. Rappelez-vous l'amitié enfantine de Jean-Christophe et d'Otto, la douce silhouette du « cher vieux Schulz », et l'oncle Gottfried, et surtout Olivier Jeannin, qui a inspiré à M. Romain Rolland des pages comparables à celles de Montaigne sur La Boétie ».

Robert de Traz, critique et romancier, — l'un des écrivains contemporains qui honorent le mieux notre pays —, parle de Romain Rolland en admirateur et en lecteur reconnaissant[1].

Mais « j'avoue, pour ma part, dit-il, avoir été rebuté en bien des pages de *Jean-Christophe* par l'incomplet du style. Il y a trop de « bourre » dans ces beaux livres, et, disons le mot, de remplissage. Combien gagneraient-ils à être élagués, resserrés,

1 *Semaine littéraire*, 5 juillet 1913.

ramenés à des proportions meilleures. Leur force vive en serait accrue et leur influence mieux assurée. »

Pour André Beaunier[1] l'œuvre n'est ni claire, ni composée.

L'auteur d'*Antoinette* (roman délicieux et où frémit la sensibilité moderne dans le cadre de l'art classique) est fort habile à combiner la péripétie. Puis chaque page des dix volumes atteste une dialectique sûre. Si Jean-Christophe n'est pas composé, l'auteur n'a pas désiré qu'il le fut.

Nous sommes perdus si nous cherchons à tirer de là, comme d'une œuvre discursive, une conclusion. C'est plutôt une symphonie...

. . . .

Les romans, les épisodes sentimentaux de Jean-Christophe sont, en quelque sorte, les thèmes ; et les grands morceaux idéologiques qui les accompagnent correspondent aux développements symphoniques de l'idée. Celle-ci apres les péripéties nombreuses où l'a menée la libre et vigilante fantaisie de son musicien, sort d'un immense tumulte, le dompte et règne avec lui triomphalement.

Beaunier ne croit pas que dès le premier volume l'auteur « fut en possession de tout son projet ». Romain Rolland nous renseigne cependant sur ce point : « Avant de me décider à écrire une ligne de l'ouvrage, dit-il, je l'ai porté en moi pendant des années ; Christophe ne s'est mis en route que quand j'avais déjà reconnu pour lui la route jusqu'au bout[2]. »

1 André Beaunier, « Le testament d'une époque française », *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1912.

2 *Dans la maison*. Edition des *Cahiers*. Préface.

Dans la *Nouvelle revue française* où il critique — avec un goût très sûr — les romans du jour, Albert Thibaudet écrit :

En fermant *Jean-Christophe* sur la *Nouvelle journée*, ce livre qui est, nous dit Romain Rolland, une « *somme* du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire », je songeais à deux autres *sommes*, à l'une par un singulier contraste, à l'autre par une ressemblance et une sympathie profondes. La première c'était cette *Histoire contemporaine* d'Anatole France, qui ne fut point à vrai dire la « tragédie », mais la comédie, d'une génération, et qui, comme Jean-Christophe, se dévoilait pour notre attente, vivait au jour le jour sous nos yeux.

. . . .

Et je songeais aussi à une autre « somme » que je ne rapprocherai pas de Christophe par la surface, mais par ses puissances profondes et par ses voix intérieures. Ce sont, n'en soyez pas surpris, *Les Misérables*. Laissons en tomber toutes les parties basses, tout ce qui se confond à de l'Eugène Sue, et n'en gardons que le héros, un des plus purs du roman de tous les temps, Jean Valjean. Je sais bien, Jean Valjean est tout d'une pièce comme un Cornélien, Jean-Christophe passe par toutes les nuances de la tremblante, haletante musique. Mais voyez comme tous deux sont construits du dedans par la même progression, par la même probité auguste de l'auteur qui se confond avec eux.

. . . .

Ce n'est pas un hasard si, à l'insu peut-être de Romain Rolland, la *Nouvelle journée* est construite comme *Les Misérables*, et si la musique nouvelle repasse par les canaux que l'ancienne a creusés. Valjean, Christophe, vont mourir. Ils ont porté leur part de l'injustice ; ils ont été des hommes ; ils approchent craintivement de la paix, et la paix s'avance tranquille vers eux. Pour que chacun se sente partir, il faut que la jeunesse soit là, la jeunesse qui les pousse hors la

vie, par cela seul qu'elle pousse et qu'elle fleurit vers la vie. C'est Marius et Cosette, c'est Georges et Aurora. Qu'ils sont beaux, et quelle joie ! Un peu d'amertume à celui qui s'en va, mais de cette amertume qui donne à une âme bien née l'appétit même de la mort.

Enfin, dans la *Revue*, Ellen Key publie une belle étude vibrante d'enthousiasme ; elle termine ainsi :

C'est bizarre, la gloire. Parfois on y arrive vite, par des amis qui vous exaltent : cette voie a des dangers. Parfois on l'acquiert par les attaques de ses ennemis ; parfois elle vient d'un seul coup par une œuvre magnifique ; parfois elle est préparée en dessous, et fait soudain irruption avec un bruit de grandes eaux formées par de petites sources. C'est le cas de Romain Rolland.

. . . .

Il a créé une humanité où tous les âges et tous les degrés d'évolution de la vie, féminine ou masculine, sont pleins de réalité : livre débordant d'idées, de sagesse, de bonté, de secours pour la vie. La conscience d'avoir fait cela lui sera douce sans doute. Mais on ne pourra peut-être lui inspirer quelque fierté qu'en lui faisant entendre ces paroles auxquelles aspire son cœur français :

Le peuple qui a produit une telle œuvre ne va pas, comme le prétendent ses ennemis, vers la décadence, il est au contraire plein de force vitale. Le grand livre de Rolland n'est pas seulement une œuvre rayonnante de ce fait : que les grandes idées données par la France au monde vivent toujours dans son peuple. Il prouve quelque chose de plus : c'est que, pour réaliser ces idées, le monde a toujours besoin de l'esprit français.

En lisant *Jean-Christophe*, Thibaudet pense aux *Misérables* et à l'*Histoire contemporaine*, René Morax aux romans de Tolstoï — à *La guerre et la paix* en

particulier —, André Beaunier évoque Montaigne et Paul Seippel, Pascal. Ces rapprochements dont quelques-uns semblent des paradoxes prouvent l'originalité de l'ouvrage et sa vie.

Romain Rolland l'a dit lui-même : « Toute œuvre qui peut se ramener à une seule définition est une œuvre morte. »

*
* *

La première étude complète — sinon définitive — sur l'auteur de *Jean-Christophe* a été écrite par un Genevois [1]. Nous avons le droit d'en être fiers. Paul Seippel admire Romain Rolland : il faudrait peut-être pour expliquer cette admiration, formuler une loi analogue à celle que l'on trouve dans les traités de physique : « les électricités de noms contraires s'attirent... ».

Le livre de Paul Seippel témoigne d'une louable largeur d'esprit ; il intéressera tous ceux qui, ayant lu *Jean-Christophe*, désirent être renseignés sur son auteur. Ils y trouveront une biographie détaillée — empruntée en partie à la brochure déjà citée de Jean Bonnerot — en même temps qu'une pénétrante étude sur l'*écrivain* (son caractère, la formation de son esprit) et sur *l'œuvre* (sa genèse, ses conclusions).

1 Paul Seippel, *Romain Rolland. L'homme et l'œuvre*. Paris, Ollendorff 1913.

L'auteur parle de la formation philosophique de Romain Rolland et de la crise par laquelle il passa aux environs de la vingtième année.

La lecture assidue des philosophes pré-socratiques d'Empédocle en particulier, puis de Spinoza, qui demeura longtemps son guide, lui fut d'un grand secours. Après avoir passé, durant sa première année d'Ecole normale, par un état de mysticisme quasi-bouddhique, à la fois très intense et très lucide, il écrivit en 1888, une sorte de confession philosophique intitulée *Credo quia verum*. Si cet écrit est un jour publié, il donnera peut-être la clef des idées fondamentales de Romain Rolland, lesquelles demeurent, pour nous du moins, un peu énigmatiques encore.

. . . .

Romain Rolland n'a pas abandonné cette foi de jeunesse fondée en particulier, sur l'ancienne philosophie grecque. Et peut-être, dans cinquante ans, quelque candidat au doctorat ès-lettres pourra-t-il prendre pour sujet de thèse : « De l'influence d'Empédocle sur *Jean-Christophe* ». L'œuvre en tout cas est animée d'un grand souffle panthéiste. Et, dans son rythme général, on discernerait l'alternance de ces deux principes éternels de l'Amour et de la Haine qui tantôt se séparent et, par leurs luttes, engendrent la vie, tantôt se réunissent dans l'harmonie suprême de la bienheureuse sphère.

Ellen Key lui ayant demandé de formuler ses opinions philosophiques, l'auteur de *Jean-Christophe* a répondu par les lignes suivantes qui confirment l'opinion de Paul Seippel :

Je ne puis ni ne veux donner un *Credo* métaphysique. Je ne me tromperai jamais moi-même en disant que je sais ou ne sais point. Je peux imaginer ou espérer, mais je ne me limiterai jamais dans les frontières d'une croyance,

car j'espère évoluer jusqu'à mon dernier jour. Je me réserve une liberté absolue de rénovation intellectuelle. J'ai beaucoup de dieux dans mon Panthéon : ma première déesse, c'est la liberté.

Pour le moment, je ne sépare point l'âme humaine de l'esprit divin, mais je ne crois guère que cet esprit divin remplisse l'univers. Il cherche à le remplir, mais rien ne dit qu'il y réussira. Même à cet égard, je réserve de l'espace pour la liberté. Le monisme pur ne me satisfait pas, j'incline plutôt vers un dualisme du genre de celui du vieil Empédocle.

J'ai une admiration illimitée des philosophes pré-socratiques, des sages de l'Ionie et de la Grande-Grèce. Ma première œuvre, écrite à Rome, il y a vingt ans, était un drame intitulé *Empédocle.*

La lutte entre deux principes est pour moi évidente dans la suite de l'histoire. Il s'agit de savoir s'il y a un troisième principe où les deux autres sont inclus ou harmonisés. Une trinité donc : c'est singulier comme cette forme s'impose à l'esprit humain ! Mais une trinité bien différente de celle des chrétiens, puisqu'elle comporte un père et deux frères en lutte. Une triade qui se rapproche de l'antique cosmogonie dont nous trouvons un reflet chez Hésiode dans Chaos, Gaia et Eros.

Si je vis, je tâcherai d'approfondir ma connaissance de la pensée antique. Ces vieux philosophes ont vécu dans un contact plus intime avec la nature qu'aucun de leurs successeurs, et de plus ils ont recueilli la sagesse millénaire de tout l'Orient.

Notons que Jean-Christophe est loin d'être un *surhomme,* c'est un *homme* dans la plus haute acception de ce mot. Si certaines idées semblent communes à l'auteur de Zarathoustra et à Romain Rolland, celui-ci n'a aucune sympathie pour la

pensée de Nietzsche, qu'il appelle un *Gœthe malade,* tout en reconnaissant qu'il est, depuis Gœthe, le plus grand poète allemand.

Pas plus dans l'ordre philosophique que dans l'ordre moral ou esthétique, l'auteur de *Jean-Christophe* ne nous propose une doctrine complète, un système défini. Dénonçant ce qu'il croit être l'erreur, il ne dit pas : « Voici ma vérité », mais « Cherchez votre vérité ».

Au reste il n'est, au sens propre des mots, ni un moraliste ni un philosophe : c'est un romancier et un poète. Romancier, il a créé des êtres et esquissé de vivantes silhouettes ; poète, il a chanté la musique, l'héroïsme méconnu, la douleur féconde... Son influence — considérable et méritée — est due moins à la valeur de ses idées qu'à la noblesse de son attitude devant la vie et l'art.

* * *

Romain Rolland a chez nous beaucoup de lecteurs ; il a même été, je crois, compris en Suisse romande à une époque où il était ignoré de ses compatriotes, exception faite, bien entendu, pour les abonnés des *Cahiers de la Quinzaine ;* je n'ai pas été témoin de « certains excès de fétichisme » dont a parlé une revue, mais je connais des amis fer-

vents de Christophe, d'Antoinette et d'Olivier.

Genève, cependant, n'est pas sans ressembler à Bâle : nombre d'admirateurs de Christophe auraient été gênés de connaître et de recevoir le fruste musicien, dédaigneux des convenances et des préjugés bourgeois, s'il était venu, en personne, habiter leur « petite ville ».

Les préoccupations morales de l'auteur, son culte de l'art et de la santé intellectuelle, son esprit religieux et son enthousiasme font accepter des hardiesses qui choqueraient chez un autre ; on peut expliquer ainsi cette contradiction entre notre admiration et notre vie. Mais cette admiration, hommage rendu à un esprit large, traduit peut-être un désir de libération inconscient encore...

Quoi qu'il en soit, les amis de Jean-Christophe — auxquels M. Seippel a dédié son livre — sont nombreux chez nous. Les snobs se joindront à eux ; ils chanteront les louanges de l'écrivain qui les a si cruellement fustigés, et l'œuvre, maintenant primée et connue, deviendra, à l'heure du thé, le sujet des conversations.

* * *

Une partie de *Jean-Christophe* a été écrite au pied du Jura et au bord du lac de Thoune ; Romain Rolland qui aime et comprend notre pays lui a

consacré, au début de la *Nouvelle journée*, quelques pages que je tiens à résumer ici.

Jean-Christophe revient en Suisse : « Il cherchait un coin de terre où l'on pût respirer au-dessus de l'Europe. Jadis, au temps de Gœthe, la Rome des libres papes était l'île où les pensées de toute race venaient se poser, ainsi que des oiseaux, à l'abri de la tempête. Maintenant, quel refuge ? L'île a été recouverte par la mer. Rome n'est plus. Les oiseaux se sont enfuis des Sept Collines. Les Alpes leur demeurent... » Et plus loin : « Que de combattants de la vie, que la vie a meurtris, ont retrouvé sur ce sol l'énergie nécessaire pour reprendre le combat et pour y croire encore ! »

Les observateurs superficiels ne voient que les hôtels et les sanatoriums « où le peuple gras du monde vient acheter la santé »... « Ils ne se doutent pas des réserves de force morale et de liberté civique qui se sont, depuis des siècles, amassées en ce peuple, des charbons de l'incendie de Calvin et de Zwingli, qui brûlent encore sous la cendre, du vigoureux esprit démocratique qu'ignorera toujours la République napoléonienne, de cette simplicité d'institutions et de cette largesse d'œuvres sociales, de l'exemple donné au monde par ces Etats-Unis des trois races principales d'Occident, miniature de l'Europe de l'avenir. » Ils ignorent notre art,

Bœcklin, Gottfried Keller et le « rauque héroïsme de Hodler ».

« Christophe avait de la sympathie pour ces hommes qui cherchent moins à paraître qu'à être »... « Il s'était fait parmi eux deux ou trois bons amis, graves, sérieux et fidèles, qui vivaient isolés et murés dans leurs regrets du passé ; ils assistaient à la disparition lente de la vieille Suisse avec une sorte de fatalisme religieux, un pessimisme calviniste : de grandes âmes grises. »

A un écrivain qui a parlé de son propre pays avec tant de sévère franchise, on ne saurait reprocher d'avoir mis en lumière quelques-uns de nos défauts : les concessions intéressées des uns et le pessimisme stérile des autres.

Parmi nos intellectuels, il n'y a pas que de grandes âmes grises, calvinistes et isolées ; s'il était parti moins vite, Christophe l'aurait compris. Le cri d'alarme a été poussé : Ernest Bovet, René Morax, Robert de Traz seront certainement compris, encouragés et suivis par toute une jeunesse optimiste et généreuse.

A ceux qui renient le passé national, comme à ceux qui l'aiment et le regardent mourir, nous opposons les tenants de la *renaissance idéaliste*. Il ne s'agit pas de regretter ce qui n'est plus, ce qui ne peut plus exister ; il faut être de son temps,

regarder en face toutes les réalités et s'inspirer du passé pour préparer l'avenir avec amour et foi[1].

*
* *

Il ne faut pas songer — nous l'avons dit — à tirer un système philosophique de l'œuvre de Romain Rolland. Elle fourmille cependant de préceptes dont quelques-uns mériteraient d'être gravés aux frontons de nos temples : *La première de toutes les lois morales est de ne pas être neurasthénique.* Ou encore : *Il faut être soi-même avec tranquillité.*

Il faut l'être comme individu — et comme peuple — soumettre au critère personnel la « table des valeurs » et rejeter ce qui est malsain.

Il y a dans la vie des jeunes gens une heure dangereuse où naissent les passions, où les idées affluent sans ordre ni contrôle, où les premières déceptions se résolvent en mortel désenchantement. Cette crise de nihilisme intérieur, peu d'adolescents l'évitent, et ce sont les meilleurs, les plus sensibles, les plus intelligents qui en souffrent le plus. Il faut cependant, pour vivre, la dominer... Mais comment ? En renonçant, d'abord, à analyser

---

1 La question du réveil de l'idéalisme en Suisse mériterait une étude particulière. Je ne puis que mentionner la fondation en février 1914 de la *Nouvelle société helvétique*, mais je tiens à rappeler le mouvement d'indignation — trop platonique peut-être — provoqué par la ratification d'une Convention fameuse ; les protestataires ne se préoccupaient pas des conséquences économiques du traité, ils demandaient seulement : « notre attitude est-elle digne d'un peuple libre ? »

et à aimer son mal, en cherchant ensuite dans les livres quelque secours... Ainsi l'on choisit ses directeurs spirituels et l'on est — dans une faible mesure — l'arbitre de sa destinée.

Ces maîtres, il ne faut pas les chercher parmi les négateurs, et celui dont je parle aujourd'hui peut être secourable.

L'enthousiasme guide le monde : quitte à s'apercevoir que la réalité ne valait pas le rêve, aimer vaut mieux que rester insensible.

Il y a vingt-cinq ou trente ans, le pessimisme régnait en maître : la littérature d'alors l'a reflété, puis amplifié. Les derniers qui en ont souffert sont aujourd'hui de jeunes hommes, leurs cadets ne sont pas atteints. Depuis huit ou dix ans, un changement profond s'est opéré : ceux qui connaissent la jeunesse studieuse l'affirment avec joie.

Jean-Christophe est, à ce sujet, significatif : il exprime les aspirations de notre génération, il servira de guide à celle qui la suivra.

« Romain Rolland est notre poète », dit Gaston Riou, et Willy Bénédictus écrit : « *Jean-Christophe* n'est pas pour nous *un* livre ; il est *le* livre et il restera pour les générations suivantes un très beau livre et aussi un document précieux. »

La vie est un rude combat : il faut lutter pour exister, pour garder sa croyance ou se faire une foi nouvelle, pour défendre sa personnalité...

Romain Rolland a compris nos douleurs et nos espoirs... il a su les dire... Il nous a donné, non comme modèles, mais comme compagnons, *Christophe*, artiste probe et vigoureux lutteur, *Olivier*, intellectuel trop délicat pour vaincre, *Antoinette*, amante de rêve... Il nous donnera d'autres amis. Nous lui savons gré d'être un frère aîné, compatissant parce qu'il a souffert, encourageant parce qu'il est fort.

Et si, au nom de l'art parfait, quelque homme de lettres m'accusait d'exagérer ses mérites, je lui répondrais qu'en ce monde — où la raison n'est pas l'unique souveraine — il est juste parfois de laisser parler le cœur.



APPENDICE

ŒUVRES DE ROMAIN ROLLAND [1]

THÉATRE

Saint-Louis, poème dramatique en cinq actes. Revue de Paris ; 1897.

Aërt, trois actes. Revue d'art dramatique; 1898. Cahiers antérieurs[2].

Le triomphe de la raison, trois actes. Revue d'art dramatique ; 1899. Cahiers antérieurs.

> Ces trois pièces ont été réunies en un volume sous le titre de *Tragédies de la foi*. Hachette 1913.

Les loups, trois actes. Cahiers antérieurs ; 1899.

Danton, trois actes. Cahiers ; 1901.

Le 14 Juillet, trois actes, Cahiers ; 1902.

> Ces trois pièces ont été réunies en un volume sous le titre de *Théâtre de la Révolution*. Hachette ; 1909.

Le temps viendra, trois actes. Cahiers ; 1903.

ROMANS

Jean-Christophe. L'aube, 1904. Le matin, 1904. L'adolescent, 1905. La révolte, 1906.

1 Les maisons d'éditions ont leur siège à Paris.

2 Cette pièce a été représentée à Genève, au théâtre de la Comédie, le 2 et le 9 avril 1914.

Jean-Christophe à Paris. La foire sur la place, 1908. Antoinette (épisode), 1908. Dans la maison, 1909.

La fin du voyage. Les amies, 1910. Le buisson ardent, 1911. La nouvelle journée, 1912.

Cahiers de la quinzaine (17 fascicules). Ollendorf (10 volumes).

ÉTUDES SUR L'ART ET LES ARTISTES

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

Beethoven. Cahiers; 1903. Hachette.

Michel-Ange. Cahiers ; 1906. Hachette. Avec un portrait.

Tolstoï. Revue de Paris ; 1911. Hachette.

* * *

Beethoven. Edition d'art. Pelletan ; 1909 [1].

Michel-Ange. Collection des maîtres de l'art. Librairie de l'art ancien et moderne. Avec des reproductions.

Le théâtre du peuple. Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau. Cahiers; 1903. Fischbacher. Hachette.

Musiciens d'autrefois. Hachette ; 1908.

Musiciens d'aujourd'hui. Hachette; 1908.

Hændel. Collection des maîtres de la musique. Alcan; 1910.

1) Tandis que les deux ouvrages sur Beethoven ont même texte, les deux livres intitulés Michel-Ange sont différents : le premier est une biographie, le second une analyse de l'œuvre.

Plusieurs ouvrages de Romain Rolland ont été traduits en allemand, en anglais, en espagnol, en russe, en polonais.

* * *

Romain Rolland a publié des articles dans la *Revue de Paris*, la *Revue d'art dramatique*, la *Revue musicale*, le *Mercure musical*, le *Bulletin de la Société Internationale de Musique*, la *Bibliothèque universelle*, etc.

Parmi les articles récents citons : *Les origines germaniques de Jean-Christophe* (Le Parthénon, 5 novembre 1913) et *Stendhal et la musique* (La Revue, 15 décembre 1913).

A CONSULTER

PAUL SEIPPEL. *Romain Rolland. L'homme et l'œuvre.* Ollendorf 1913.

Cahiers Nivernais. Octobre 1909. Extrait de l'œuvre de Romain Rolland. Introduction par JEAN BONNEROT.

Collection des Glanes Françaises. *Romain Rolland. L'humble vie héroïque.* Pensées choisies et précédées d'une introduction par ALPHONSE SÉCHÉ. Sansot 1912.

*
* *

J.-H. RÉTINGER. Histoire de la littérature française du romantisme à nos jours. Grasset.

GASTON RIOU. Aux écoutes de la France qui vient. Grasset.

MALWIDA DE MEYSENBUG. Le soir de la vie d'une idéaliste. Fischbacher.

FLAMBERGE. *Revue de littérature et de sociologie.* Mons (Belgique). Mars 1913. Numéro consacré à Romain Rolland.

*
* *

PAUL SEIPPEL. Journal de Genève, Semaine littéraire, Bibliothèque universelle; nombreux articles constituant la première ébauche de *Romain Rolland. L'homme et l'œuvre.*

S. ROCHEBLAVE. Semaine littéraire, 9 novembre 1912.

ROBERT DE TRAZ. Semaine littéraire, 5 juillet 1913.

RENÉ MORAX. Wissen und Leben, 1er août 1913.

*
* *

ANDRÉ BEAUNIER. *Le testament d'une époque française*, Revue des Deux Mondes, 1er décembre 1912.

ELLEN KEY. La Revue, 15 janvier 1914.

FRANÇOIS LE GRIX. Revue hebdomadaire, 7 juin 1913.

MAURICE MIGNON. *Romain Rolland et l'Italie*, Parthénon, 5 février 1913.

GEORGES POURCEL. *L'homme de génie : Jean-Christophe*, Parthénon, 20 octobre 1913.

PAUL SOUDAY, Le Temps, 13 novembre 1912.

ALBERT THIBAUDET. Nouvelle revue française, 1er février 1913.

LE SOIR
DE LA VIE D'UNE IDÉALISTE [1]

EXTRAITS

Parmi les élèves de Gabriel Monod que je connus chez lui, il y en avait un qu'il me recommanda tout particulièrement ; il devait en effet, à la suite de brillants examens de sortie de l'Ecole normale, passer deux ans à Rome à l'Ecole française d'archéologie et d'histoire. Entre autres mérites, il avait des dispositions remarquables pour la musique ; je pus espérer grâce à lui, satisfaire la joie qui depuis fort longtemps m'était refusée, d'entendre de la musique, chez moi, dans une paix intime. La musique, depuis ma plus tendre jeunesse, avait été pour moi une véritable nécessité. Chez mes parents déjà, elle était considérée comme une des jouissances indispensables de l'existence.

. . . .

Pendant des heures entières, j'entendis de nouveau résonner chez moi les harmonies de Mozart, de Bach, de Beethoven, de Wagner, et je jouissais toute seule, dans un silence religieux, de l'union avec ces grandes âmes qui, dans leur langage métaphysique me révélaient les choses du ciel et me procuraient des moments de pures délices.

Ce ne fut pas seulement au point de vue musical que la connaissance plus intime de ce jeune homme me fut agréable. Sûrement, lorsqu'on devient vieux, il n'est pas de satisfac-

---

1 Malwida de Meysenbug. *Mémoires d'une idéaliste* (2 volumes), et *Le soir de ma vie* (1 volume) avec des préfaces de Gabriel Monod et des portraits. Paris, librairie Fischbacher.

tion plus noble que de retrouver dans les jeunes âmes ce besoin d'idéalisme, ces aspirations à un but supérieur, ce mépris des choses communes et triviales, ce courage à lutter pour la conquête de la liberté de l'individualité, tout ce qui remplissait notre propre cœur autrefois, tout ce qui nous apparaît encore, même au soir de la vie, comme le plus profond, l'éternel élément de notre être. Combien vite alors s'efface le préjugé qui croit à une différence foncière des nationalités. Le véritable fond de la nature humaine ne dépend à coup sûr ni des races, ni des parties du monde, ni des familles, mais bien de la façon dont le climat, la tradition, la situation, l'éducation développent d'un côté ou d'un autre les capacités de l'esprit humain. Chez ce jeune Français, je retrouvai cette hauteur d'aspiration, cette intelligence profonde de toutes les grandes manifestations intellectuelles que j'avais trouvées déjà chez des hommes supérieurs de nationalité différente. Il était grand admirateur de Tolstoï ; il aimait, comme je l'ai déjà dit, Mozart, Bach, et par-dessus tout Beethoven ; il était dans l'enthousiasme de Wagner : à Rome, il contemplait surtout les chefs-d'œuvre de la Renaissance, et, sous l'influence de la grandiose nature du Midi, s'épanouissait dans l'étude comme une fleur qui a trouvé pour vivre un terrain propice.

. . . .

Pendant les deux ans que Romain Rolland passa à Rome, j'eus avec lui les plus nobles relations intellectuelles, ce qui me prouva une fois de plus que pour la réelle communion des cœurs, il n'existe point de différence d'âge. Comme je l'ai déjà dit, ses dons musicaux ne furent pas seuls à m'attirer vers ce jeune ami, qui, joie longtemps désirée, sur mon piano presque toujours muet, évoquait les esprits de tous les grands maîtres dans l'art des sons. Sur tous les autres terrains de la vie intellectuelle, il me semblait être dans son élément, aspirant toujours a un plus complet développement de lui-même. Près de lui je trouvais un

continuel stimulant qui réveillait en moi la jeunesse de la pensée et un intérêt intense pour tout ce qui est beau et poétique. En cette matière, je veux parler de la poésie, je remarquai aussi peu à peu les dons exceptionnels de mon ami, et cela, d'une manière surprenante, à la lecture d'un poème dramatique de lui, qui me donna tout de suite l'espoir d'un rajeunissement possible de l'art dramatique tombé si bas en France.

. . . .

Une des premières obligations du drame historique est de bien dépeindre et de bien faire ressortir l'époque où il se passe, afin qu'on puisse, en quelque sorte, respirer l'air du temps et voir les personnages se mouvoir dans un milieu qui leur soit approprié.

Cette obligation du drame historique, je la trouvai parfaitement respectée dans un ouvrage de mon jeune ami, né à Rome sous l'influence de la Renaissance, époque qu'il avait étudiée, dans ses œuvres, d'une façon approfondie. Il était si pénétré de l'esprit de ce temps-là, la peinture, par ses personnages, le lui avait si bien révélé, qu'eux-mêmes semblaient revivre, pénétrer dans son imagination et agir ainsi qu'ils auraient pu le faire à leur époque. Rien n'est plus intéressant que de suivre ainsi de près l'évolution d'un esprit créateur...

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

GEORG & C°, Editeurs, GENÈVE

Même Maison à BALE et LYON

AMIEL. **Fragments d'un journal intime**, précédés d'une étude par Edmond Scherer. 11e éd. revue et augmentée. 2 vol. In-12 . . . . 7.—

BORGEAUD, Ch., Prof. **Histoire de l'Université de Genève.** Tome I. **L'Académie de Calvin** 1559-1798. Vol. in-4, avec 30 portraits hors texte et nombreuses reproductions de documents. Rel. . . . . 50.—
Tome II. **L'Académie de Calvin dans l'Université de Napoléon** (1798-1814). In-4 de XVI et 251 pages avec 14 pl. en phototypie et reproductions de documents dans le texte. Cartonnage style plein parchemin 25.—

MARCILLAC, S. **Manuel d'histoire contemporaine** de la Révolution française à nos jours, à l'usage des établissements d'éducation. In-12, 2e éd. revue et mise à jour. Cart. 3.—
— **Manuel d'histoire de la littérature française** depuis son origine jusqu'à nos jours, 18e éd. revue et mise à jour. Cart. 2.50

NAVILLE, Ernest, prof. **Le libre arbitre.** Etude philosophique, 2e éd. revue et corrigée. In-8. 311 p. . . 3.—
— **La définition de la philosophie.** In-8 . . . 5.—
— **Les philosophies négatives.** In-8 . . . . . . 5.—
— **Les systèmes de philosophie** ou les philosophies affirmatives. In-8 . . . . 7.50

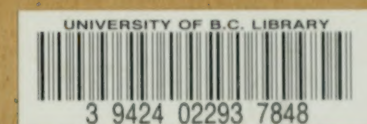
NAVILLE, Mlle H. **Ernest Naville.** Sa vie et sa pensée. Tome I, 1816-1859. Lettres, journal et autres documents. In-8. Avec 8 illustr. hors texte. Br. 7.50; relié. . 10.—

REDARD, E., prof. **La composition française.** Méthode et programme d'enseignement. 2e éd. In-12 . . 1.50

REVERDIN, H., **La notion d'expérience d'après William James.** In-8 . . . . 5.—

WITTMER, L. Etude de littérature comparée. **Charles de Villers**, 1765-1815. Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de Mme de Staël. In-8. 8.—

— **Quelques mots sur Charles de Villers** et quelques documents inédits. In-8. Ill. d'un portrait et d'un facsimilé . . . . 3.—


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02293 7848

